

LEO FERRE

et 120 musiciens
au Palais des congrès

Après la chanson et la pop-musique, Ferré, chef d'orchestre. Diriger Beethoven et Ravel, conduire simultanément 120 musiciens et chanter, « un vieux rêve ». Une gageure.



(Adja)

«CELA DOIT-IL ETRE? ...CELA EST» (Beethoven)

Léo Ferré* a chanté Paganini, l'amour et l'anarchie... Il a emprunté les textes de quelques « paroliers » célèbres : Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire, Aragon... et a mis ainsi leur poésie à la portée du plus grand nombre... Il s'est frotté à la pop musique, avec le groupe Zoo... Il a hurlé « Il n'y a plus rien » et puis... il y a eu... « L'espoir »... L'espoir qui depuis l'habite.

Aujourd'hui Léo Ferré a-t-il 20 ans ? « Non, répond-il, 18 et 10 000 »... L'état civil pour sa part lui impose une presque soixantaine aux arabesques de cheveux argentés. Plus d'un demi-siècle de solitude... Malgré la sérénité d'une vie partagée entre le travail, sa femme et son fils Mathieu. Malgré aussi les amis, la notoriété, le succès.

A l'âge où d'aucuns songent à une légitime retraite,

Léo Ferré se lance dans une nouvelle aventure. Non content d'avoir jadis gratifié Vauban du mot de Cambrone, il récidive et gueule un « merde » retentissant aux mélomanes éclairés, distingués et pisse-froids. Il défie les amateurs d'étiquettes définitives et rassurantes et, éléphant du cirque des variétés dans le magasin de porcelaine de la musique classique, il brouille le jeu et redistribue les cartes.

UNE GAGEURE

Jusqu'au 30 novembre, pendant deux heures trente, chaque soir, au palais des Congrès, il chante et interprète ses chansons... tout en dirigeant les 120 musiciens et choristes classiques qui l'entourent sur le plateau. Un pari inédit. Une gageure qui tient de la performance intellectuelle et de l'exploit physique. Par ailleurs l'orchestre interprète sous sa direction deux œuvres classiques : l'ouverture de Coriolan de Beethoven et le concerto pour la main gauche composé par Ravel pour un pianiste manchot.

Immense provocation,

réalisation d'un rêve, trahison ? La musique dite classique n'est pas en soi réactionnaire. Même si aujourd'hui, confisquée par une classe, ses conditions d'apprentissage, de production et d'exécution en font un art élitiste, un plaisir réservé aux « nantis » et interdit aux autres. Mais sa nature ne la prédestine pas fatalement à être et demeurer l'apanage de la bourgeoisie. Ses racines sont souvent populaires et il est des œuvres de Beethoven, Chopin et consorts qu'irrigue le souvenir de mélodies ou de chansons populaires de l'époque.

En fait, Léo Ferré profite de sa notoriété de chanteur de variétés pour ébranler les colonnes du temple, et il est probable qu'il ne s'arrêtera pas à cette première expérience. Il refuse les catégories et l'existence de cette frontière arbitraire tracée entre les variétés et la musique « classique ». Pour lui « Le temps des cerises est beaucoup plus important qu'une mélodie de Shumann ». Il y a la musique et, il existe de bons et de mauvais concertos classi-

ques comme de bonnes et de mauvaises chansons.

« La musique ne s'apprend pas, dit-il, on apprend la grammaire ». Et il ajoute : « Je déclare formellement qu'on n'apprend pas à diriger un orchestre... Cela vient du fond de l'âme, du fond du cœur, du fond du sexe, du fond de la tête. »

Au palais des Congrès, Léo Ferré réalise un vieux rêve. Un rêve qui naquit lorsque enfant, il entendit pour la première fois « Les trois coups du destin » de la 5^e symphonie de Beethoven à la radio... dans une crémierie. Emu par cette musique, il éclata en sanglots, comme à l'issue d'un concert dirigé par Toscanini auquel il assistait... A 14 ans, il demande à son père l'autorisation de rentrer au conservatoire. Refus, car « la musique ne nourrit pas son homme ». Et Ferré aujourd'hui répond : « Si vous saviez, monsieur, combien j'ai nourri de personnes depuis que je fais de la musique ! ». (Cf. Libération du 27 août 1975).

Le récital du palais des Congrès est une sorte d'« opéra » en deux actes qui s'ouvre avec *La vie d'artiste* se poursuit avec *Love, Requiem* et *L'oppression* et s'achève avec *L'espoir*... Un « opéra » parfaitement structuré dont les enchaînements assurent un remarquable crescendo.

Vêtu de noir, Léo Ferré interprète seul, assis au piano devant un rideau fermé *La vie d'artiste*. Le rideau s'ouvre et l'orchestre, sous la direction de Ferré, accompagne *Préface* : « ... Beethoven était sourd... » Sans interruption, l'orchestre enchaîne l'ou-

verture de Coriolan de Beethoven. Ensuite, Ferré reprend *Préface* et interprète en dirigeant l'orchestre *La chanson du mal aimé* d'Apollinaire qu'il a mise en musique. La première partie s'achève avec deux hymnes : *Love* et *Requiem*.

Dans la seconde partie on retrouve davantage le Ferré mordant, agressif, émouvant, bouleversant, incantatoire avec *L'oppression*, *Les amants tristes*, *Muss es Sein es Muss Sein* (un texte de Ferré écrit à partir de ce mot de Beethoven : « *Cela doit-il être, cela est* »), *La mort des loups* (une chanson écrite par Ferré après l'exécution de Buffet et Bontems, pour Mireille Mathieu et qu'elle n'a jamais chantée), *La solitude* le concerto pour la main gauche de Ravel et *L'espoir*.

Un véritable marathon au cours duquel Ferré démontre une fois encore son talent et sa maîtrise. Il chante et évolue sur le plateau grâce à un micro émetteur, tout en dirigeant. Ses mains découpent l'espace, dessinent de multiples arabesques, frappent l'air de coups de poing... Gestes gracieux ou saccadés selon les exigences de la partition. Gestes auxquels sont suspendus l'orchestre, les chœurs, les solistes. Gestes qui confèrent à cette musique sa délicatesse, sa force, sa violence, son âme, ses tripes... Le visage mobile de Ferré, tour à tour souriant ou contracté, reflète la partition... Lorsque le spectacle s'achève, 4 000 personnes debout acclament le chanteur de variétés devenu chef d'orchestre. « *Cela doit-il être ?... Cela est.* »

* Disques Barclay et CBS
Jacques ERWAN



(Adja)